

arno
Geiger

**Le vieux roi
en son exil**



récit
Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TOUT VA BIEN

Du monde entier

ARNO GEIGER

LE VIEUX ROI
EN SON EXIL

récit

*Traduit de l'allemand
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

DER ALTE KÖNIG IN SEINEM EXIL

© *Carl Hanser Verlag, Munich, 2011.*

© *Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.*

*Même le plus général doit être figuré
personnellement*

HOKUSAI

Lorsque j'avais six ans, mon grand-père cessa de me reconnaître. Il habitait la maison voisine, au-dessous de la nôtre, et, comme son jardin fruitier m'était un raccourci sur le chemin de l'école, il arrivait qu'il me lance une bûche de bois au passage ; je n'avais rien à faire sur ses terres. Parfois cependant il se réjouissait de me voir, il marchait vers moi et m'appelait Helmut. Rien là encore qui pût nous faire avancer. Mon grand-père mourut. J'oubliai ces événements — jusqu'à ce que la maladie de mon père se déclare.

Un proverbe russe dit que rien dans la vie ne revient hormis nos défauts. Et ils s'accroissent avec l'âge. Comme notre père avait toujours eu une tendance à l'individualisme, nous eûmes tôt fait de mettre ses absences, constatées peu de temps après son départ en retraite, sur le compte d'un désintérêt croissant pour le monde qui l'entourait. C'était bien dans sa manière. Aussi lui avons-nous seriné pendant des années qu'il devait se ressaisir.

Quand je repense aujourd'hui à ces forces dilapidées, il me vient une sourde colère ; car nous vitupérons la personne, quand c'était la maladie. « Ne te laisse pas aller comme ça ! », lui avons-nous dit cent fois, et notre père l'acceptait,

avec patience, en partant du principe que le plus simple est encore de se résigner à temps. Il ne tiendrait pas tête à l'oubli, n'utilisa jamais le moindre pense-bête et ne courut donc pas non plus le risque de se plaindre qu'on fît des nœuds dans ses mouchoirs. Il n'entama pas de guerre de position acharnée contre sa décrépitude mentale, et pas une seule fois il ne tenta d'aborder le sujet, quoiqu'il ait dû — à la lumière d'aujourd'hui — prendre conscience de la gravité de la chose dès le milieu des années quatre-vingt-dix. S'il avait dit à l'un de ses enfants « Je suis désolé, mon cerveau ne suit plus », nous aurions tous mieux su faire face à la situation. Et c'est ainsi que s'engagea un jeu du chat et de la souris qui devait durer plusieurs années, avec notre père et nous-mêmes dans le rôle de la souris, la maladie dans celui du chat.

Cette première phase, très éprouvante nerveusement, toute d'incertitude et de désarroi, appartient au passé, et bien qu'aujourd'hui encore je n'aime guère à me la rappeler, je saisis à présent qu'il y a une différence entre renoncer parce qu'on ne veut plus, ou parce qu'on sait qu'on est battu. Mon père présumait qu'il était battu. Arrivé en cette période de sa vie où ses capacités mentales déclinaient, il misa sur ses ressources intérieures ; une solution qui, faute de disposer de médicaments efficaces, n'est pas la plus mauvaise pour faire face aux ravages de cette maladie, y compris pour les proches.

Milan Kundera écrit : *La seule chose qui nous reste face à cette inéluctable défaite qu'on appelle la vie est d'essayer de la comprendre.*

Voici à peu près comment je me représente la démence en cette phase moyenne où mon père se trouve en ce moment : c'est comme si l'on vous arrachait au sommeil, on ne sait pas où l'on est, les choses tournent autour de vous, les pays, les

êtres, les années. On s'efforce de s'orienter mais l'on n'y parvient pas. Les choses continuent de tourner, morts, vivants, souvenirs, hallucinations semblables à des songes, lambeaux de phrases qui ne vous disent rien — et cet état ne cesse plus du reste de la journée.

Lorsque je suis à la maison — ce qui n'arrive pas très souvent, comme nous sommes plusieurs à endosser la charge de ces soins —, je réveille mon père vers neuf heures. Il reste là tout ahuri sous sa couette, mais il s'est suffisamment habitué désormais à ce que des personnes qu'il ne reconnaît pas pénètrent dans sa chambre à coucher, aussi il ne se plaint pas.

Je lui demande aimablement : « Ne veux-tu pas te lever ? » Et pour lui insuffler un peu d'optimisme, j'ajoute : « Nous avons la belle vie ici. »

Il se redresse, sceptique. « Toi, peut-être », dit-il.

Je lui tends ses chaussettes, il les considère un petit moment en haussant les sourcils puis il me dit :

« Où est la troisième ? »

Je l'aide à se vêtir, pour que ce processus ne dure pas une éternité, il se laisse faire de bonne grâce. Là-dessus je le fais descendre dans la cuisine où je lui sers son petit déjeuner. Après le petit déjeuner je lui enjoins d'aller se raser. Il me dit d'un air complice :

« Je préférerais rester à la maison. Nous ne nous reverrons pas de sitôt. »

Je lui indique le chemin de la salle de bains. Il chante « oh mal-heur, oh mal-heur... » et joue la montre.

« Il faut bien que tu te rases, si tu veux ressembler à quelque chose », lui dis-je.

Il me suit d'un pas hésitant. « Si tu crois que c'est mieux... », marmonne-t-il, puis il se regarde dans le miroir,

fouillage des deux mains dans ses cheveux dressés sur sa tête, les arrange et les plaque. Il se regarde de nouveau, dit « Comme un sou neuf », sourit et me remercie cordialement.

Ces temps derniers il me remercie très souvent. Voici quelques jours il m'a dit, sans que je puisse établir le moindre lien logique : « Crois bien que je te remercie chaleureusement par avance. »

Je réagis désormais avec prévenance à ce genre de sorties : « Je t'en prie », dis-je, ou : « Pas de quoi », ou : « C'était bien volontiers. » Car je sais d'expérience que les réponses affirmatives, qui donnent à mon père le sentiment que tout est en ordre, valent mieux que les questions pressantes d'autrefois, qui ne faisaient que le rendre honteux et incertain ; nul ne répond volontiers à des questions qui, si toutefois il les comprend, ne l'éclairent jamais que sur ses insuffisances.

Au début ces accommodements m'étaient douloureux et épuisants. Parce que nous croyons, étant enfants, que nos parents sont forts et qu'ils affronteront les épreuves de la vie avec fermeté, nous leur pardonnons beaucoup moins facilement qu'à d'autres ces faiblesses qui apparaissent peu à peu. Mais désormais je me suis assez bien fait à ce nouveau rôle. Et j'ai appris aussi que la vie d'un homme atteint de démence nécessite qu'on élabore de nouveaux critères.

Si mon père veut me remercier, qu'il le fasse, même sans raison apparente, et s'il veut se plaindre que le monde entier le laisse tomber, qu'il se plaigne, peu importe si ce point de vue résiste ou non à l'épreuve des faits. Pour lui il n'est pas d'autre monde que celui de la démence. Aussi, en tant que parent, je ne puis qu'essayer d'adoucir un peu l'amertume de l'ensemble en acceptant la réalité bouleversée du malade.

Comme mon père n'a plus accès à mon univers, je dois jeter un pont vers le sien. Là-bas, dans les frontières de ses

dispositions mentales, par-delà notre société tendue tout entière vers le pragmatisme et l'efficacité, il est encore un homme considérable, et si, selon les normes communes, il n'est pas toujours tout à fait raisonnable, il n'en demeure pas moins brillant.

Un chat rôde dans le jardin. Mon père dit :

« Autrefois j'avais des chats moi aussi, pas à proprement parler pour moi seul, non, mais j'y avais part. »

Et un jour que je lui demandais comment il allait, il me répondit :

« Les miracles n'existent pas, les signes oui. »

Puis, au débotté, de ces phrases improbables et flottantes qui vous viennent parfois en rêve :

« Une vie sans problèmes n'en est pas plus aisée. »

Sagesse et traits d'esprit d'August Geiger. Il est dommage simplement que le langage se tarisse peu à peu en lui, que ces phrases qui vous saisissaient d'étonnement se fassent de plus en plus rares elles aussi. Tout ce qui se perd ainsi me touche. C'est comme si je voyais mon père se vider de son sang au ralenti. La vie s'écoule de lui goutte à goutte. Sa personnalité même s'écoule de lui goutte à goutte. Le sentiment que c'est là mon père, l'homme qui a contribué à m'élever, demeure intact. Mais les moments où je ne reconnais plus le père des jours anciens sont plus fréquents, le soir surtout.

Ce sont les soirs qui me donnent un avant-goût de ce que le matin ne tardera pas à nous offrir. Car avec l'obscurité vient la peur. Alors mon père déambule sans trêve ni repos comme un vieux roi en son exil. Alors tout ce qu'il voit suscite l'angoisse, tout est vacillant, instable, menace de se dissoudre l'instant d'après. Et plus rien qui lui rappelle son chez-soi.

Je suis assis depuis quelque temps dans la cuisine et

je saisis des notes sur mon ordinateur portable. Le téléviseur du séjour est allumé, et mon père, qui entend des voix là-bas, se glisse sur la pointe des orteils dans le vestibule, tend l'oreille et chuchote plusieurs fois à part soi :

« Ça ne me dit rien. »

Puis il me rejoint dans la cuisine, fait comme s'il me regardait écrire. Mais je remarque du coin de l'œil qu'il a besoin d'aide.

Je lui demande : « Ne veux-tu pas regarder un peu la télévision ?

— Pour quoi faire ?

— Eh bien, ça te divertirait.

— Je préférerais rentrer chez moi.

— Tu es à la maison.

— Où sommes-nous ? »

Je lui donne le nom de la rue et le numéro de la maison.

« Certes, mais je n'ai jamais vécu bien longtemps ici.

— Tu as bâti cette maison à la fin des années cinquante, et tu y vis depuis. »

Il fait la moue. Les informations qu'il vient d'obtenir ne paraissent pas le satisfaire. Il se gratte la nuque :

« Je te crois, mais avec quelques réserves toutefois. Et maintenant je veux rentrer à la maison. »

Je le regarde. Quoiqu'il s'efforce de dissimuler son trouble, je remarque combien cet instant lui est pénible. Il est rempli d'inquiétude, la sueur perle sur son front. La vue de cet homme au bord de la crise de panique m'ébranle de part en part.

L'impression torturante de n'être pas à la maison fait partie de la maladie. Je me figure qu'une personne atteinte de démence a perdu, en raison de son délabrement intérieur, le sentiment d'être en sécurité, et qu'elle éprouve la nostalgie

d'un endroit où celle-ci lui serait rendue. Mais comme cette sensation de confusion ne s'estompe pas, même dans les lieux les plus familiers, vous n'êtes plus chez vous même dans votre propre lit.

Pour reprendre les mots de Marcel Proust, les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. En pareil cas changer de lieu n'apporte aucune amélioration, une distraction tout au plus, et que nous offrirait aussi bien, sinon mieux, la chanson. Il est plus amusant de chanter, les personnes démentes chantent volontiers. La chanson est une émotion, un chez-soi au-delà du monde tangible.

À propos de chanson : on dit souvent que les malades déments sont comme des petits enfants — rares sont les textes sur le sujet qui vous épargnent cette métaphore ; et c'est fâcheux. Car il est impossible qu'un adulte *retombe* en enfance, quand c'est la nature même de l'enfant de se *développer* sans cesse. Les enfants acquièrent des facultés, les personnes atteintes de démence en perdent. Le commerce des enfants vous enseigne à mieux voir les progrès, celui des malades déments les pertes. La vérité, c'est que l'âge ne vous restitue rien, c'est une glissade, et l'un des plus gros soucis que la vieillesse puisse vous causer, c'est qu'elle dure bien trop longtemps.

J'allume le lecteur de CD. Helga, ma sœur, s'est procuré à toutes fins utiles une compilation de chansons populaires. *La Ritournelle du postillon* ; *Quand passaient les cygnes sauvages*. Souvent cette ficelle fonctionne. Nous chantonnons pendant une demi-heure, le vieil homme dans l'intervalle y met tellement du sien que je ne puis m'empêcher de rire. Il se laisse entraîner, puis, comme il est temps de toute façon, je profite de l'occasion pour le reconduire là-haut dans sa chambre à coucher. Il est de bonne humeur désormais,

quoique sa perception du temps, de l'espace et des événements soit encore brouillée; mais pour le moment il ne se casse pas la tête avec ça.

Je me dis : Qui parle de vaincre? Le tout est de surmonter, et en cette fin de journée je suis au moins aussi épuisé que mon père. Je lui dis ce qu'il doit faire jusqu'à ce qu'il soit en pyjama. Il se glisse de lui-même sous la couette et dit :

« L'essentiel, c'est que j'aie un endroit où dormir. »

Il regarde autour de lui, lève la main pour saluer quelqu'un qui n'est présent que pour lui. Puis il me dit :

« Au fond ce n'est pas si mal ici. On y est même tout à fait bien. »

Comment vas-tu, papa ?

Ma foi, je dois dire que je vais bien. Entre guillemets toutefois, car je ne suis pas à même d'en juger.

Que penses-tu du temps qui passe ?

Du temps qui passe ? Qu'il passe vite ou lentement, voilà qui m'est égal. Je ne suis pas exigeant sur ces matières.

Les ombres des commencements me poursuivent encore, quoique les années aient établi une certaine distance. Quand je regarde par la fenêtre le verger engourdi par l'hiver, un peu plus bas, et que je repense à ce qui nous est arrivé, il me vient le sentiment d'un faux pas que nous aurions commis il y a longtemps.

La maladie de mon père commença d'une façon si lente et déstabilisante qu'il fut difficile d'accorder aux changements leur importance réelle. Les choses s'insinuèrent comme la Mort dans la légende paysanne, on entend claquer ses os dehors dans le passage, mais elle ne se montre pas. Nous entendions le bruit et nous pensions que c'était le vent dans la maison qui se délabre lentement.

Les premiers signes avant-coureurs de la maladie apparurent au milieu des années quatre-vingt-dix, mais nous ne parvînmes pas à en interpréter correctement la cause. Je me souviens avec amertume et dépit de la rénovation de l'appartement de plain-pied, lorsque mon père brisa les couvercles de béton des anciennes fosses septiques parce qu'il n'arrivait plus à les soulever tout seul pour refermer l'ouverture. Ce n'était pas la première fois que j'avais l'impression qu'il me

rendait la vie difficile à dessein. Nous nous sommes engueulés. Pendant la suite des travaux, il arrivait souvent que je quitte la maison en craignant qu'une mauvaise surprise ne m'attende encore à mon retour.

Puis la visite d'un journaliste de la radio suisse. Ce jour-là aussi s'est imprimé dans ma mémoire. C'était à l'automne 1997, peu après la parution de mon premier roman. Je devais enregistrer un chapitre du livre et je priai mon père de ne pas faire de bruit pendant l'après-midi. À peine avions-nous commencé la prise qu'un martèlement ininterrompu retentit dans l'atelier, aussi longtemps que le microphone du journaliste fut ouvert. Tout en lisant, j'éprouvais une colère profonde, de la haine même, contre mon père, tant il était sans-gêne. Les jours qui suivirent je l'évitai, je ne lui adressai pas la parole des jours entiers. Mot d'ordre : *sabotage*.

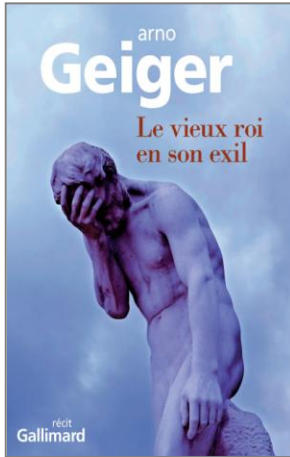
Et quand Peter, mon frère aîné, s'est-il marié ? C'était en 1993. Après la noce mon père eut une crise de foie, parce qu'il avait perdu tout sens de la mesure et que, après un repas de plusieurs services, il avait englouti encore dix ou quinze parts de gâteau. Tard dans la nuit, il s'était traîné jusqu'à la maison où il demeura alité pendant deux jours en proie à de violentes douleurs. Il avait peur de mourir, mais personne ne le prit en pitié, car nous jugions qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Personne ne voyait qu'il perdait peu à peu ses facultés pratiques et quotidiennes.

La maladie tendait sa toile sur lui, discrète, précautionneuse. Notre père y était déjà tout empêtré sans que nous l'eussions remarqué.

Tandis que nous autres, ses enfants, nous interprétions mal ces signes, le sentiment qu'il ressentait lui-même en observant ces changements en lui devait être douloureux, la peur taraudante que quelque chose d'hostile, contre quoi il ne

« Autrefois j'étais un solide gaillard, nous dit mon père, à Katharina et à moi. Pas un chevreau comme vous autres ! »

On dit : Celui qui sait attendre, il sera roi.



Le vieux roi en son exil Arno Geiger

Cette édition électronique du livre
Le vieux roi en son exil d'Arno Geiger
a été réalisée le 20 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135875 - Numéro d'édition : 236987).

Code Sodis : N51111 - ISBN : 9782072460197
Numéro d'édition : 237682.